
NOTICE

Sur un monument arabe conservé à Pise,
par M. J. J. MARCEL.

Je me suis chargé de faire hommage à la Société asiatique, au nom de notre collègue M. de Villeneuve, du dessin ci-joint, contenant la représentation de trois inscriptions koufiques, et du monument sur lequel ces inscriptions sont placées. En faisant cette présentation, je crois devoir offrir au conseil quelques détails sur ce monument singulier, sur l'explication que j'en ai donnée, et sur les conjectures que cette explication elle-même m'a suggérées.

M. de Villeneuve, qui a été mon élève dans l'étude des langues orientales, me fit part, à l'époque où il recevait mes leçons, et où il voyait chez moi plusieurs alphabets koufiques de différents genres, qu'il se rappelait avoir vu à Pise, dans un de ses voyages précédents en Italie, un monument portant des inscriptions, dont les caractères lui semblaient analogues à ceux dont je lui donnais le tableau. Sur le désir que je lui témoignai de connaître ce monument, il me fit la promesse d'en prendre des calques, au premier voyage qu'il ferait de nouveau en Italie. Parti au mois d'avril dernier, il s'est hâté de remplir sa promesse, dont le

résultat est le dessin que j'ai l'honneur d'offrir en son nom à la Société asiatique.

Ce monument est un hippocryphe de bronze, ayant de hauteur une brasse et un tiers (177 centimètres 1 tiers), sur deux brasses de longueur (1 mètre 16 centimètres). Il est placé sur un piédestal, en marbre de diverses couleurs, décoré des armes de Pise, et est posé isolément à l'angle gauche d'une galerie latérale du cimetière nommé *Campo-Santo*, à Pise.

Cet hippocryphe a la tête et les ailes d'un aigle; les appendices (*barbigli*), qui se trouvent sous le bec, ressemblent à ceux d'un coq; il a les quatre pattes semblables à celles d'un chien; on remarque sur les épaules et sur les cuisses quelques figures d'animaux divers, tels qu'un chat, un aigle, un lion, etc.

Les trois inscriptions koufiques qui donnent quelque intérêt à ce monument, sont placées, la première et la dernière, sur chacune de ses ailes; la seconde décore sa poitrine.

Inscription n° 1.

بِرَكَةِ كَامِيَةٍ وَنِعْمَةِ سَاجِدَةٍ وَ

Inscription n° 2.

غِبْطَةِ كَامِيَةٍ وَسَلَامَةِ دَائِمَةٍ وَعَافِيَةٍ

Inscription n° 3.

كَامِلَةٌ وَسَعَادَةٌ وَغُدَّةٌ لِصَاحِبِهِ

Traduction.

«Benedictio excelsa, et favor jucundus, et—
 «Fortuna undique tuta, et conservatio perpetua et
 «incolumitas—perfecta; et felicitas, et perpetuitas
 «(sit) dominō ejus.»

OBSERVATIONS.

1^o Quelques-uns des mots que renferment ces trois inscriptions, qui se suivent, de manière à n'en former qu'une seule, pourraient être lus et traduits d'une manière différente de celle que je viens de présenter. Moi-même, à la première inspection, j'avais lu également كَامِلٌ (*perfecta*), le second mot de la première inscription, le deuxième de la seconde, et le premier de la troisième. Un examen plus réfléchi des formes différentes de quelques-uns des éléments de ces mots, m'a porté à lire différemment les deux premiers, et j'y ai été engagé surtout par la considération qu'il est peu probable que les Arabes aient pu, dans une inscription aussi courte, répéter trois fois le même adjectif, appliqué à des substantifs différents. Au reste, le mot que j'ai lu كَائِنٌ pourrait également se lire كَائِنٌ (*superans*, *superbiens*), et offrir un sens non moins convenable.

2^o Le quatrième mot de la première ligne pré

sente aussi des variantes dans sa lecture. Je l'avais d'abord lu سَامِكَةً (*præstans, permanens, firma, solida*), tandis que M. de Villeneuve croyait y lire le mot شَامِلَةً (*circumdans, complectens*); mais j'ai fini par reconnaître que la forme extraordinaire qui précède le ة était, non un ك ni même un ج, mais un ح; et que le mot سَاجِحةً, que me donnait cette lecture, convenait d'autant plus à cette place, que, suivant l'usage souvent suivi par les Arabes dans leurs inscriptions, il donnait une rime plus analogue à celle du second mot du premier membre de phrase كَاجِحةً. J'ajouterai que si l'on persiste à vouloir prendre pour un ج la lettre que, dans ce mot, j'ai cru être un ح, on peut aussi le lire سَامِلَةً (*bene se habens, optimo statu fruens*).

3° Le second mot de la seconde inscription a été lu par moi كَامِيَةً, de préférence au premier mot de la troisième inscription, avec lequel il a des formes presque identiques, parce que, dans la seconde, les deux dernières lettres de ce mot sont de la même hauteur, tandis que, dans le premier mot de la troisième, la lettre à laquelle j'ai conservé la valeur du ج excède de beaucoup, par la tête, le ة qui le suit, comme le ج excède en effet le ة dans l'écriture arabe ordinaire.

Au reste, quelles que soient les variantes que

l'on suive dans la lecture de cette triple inscription, le sens en est toujours le même : c'est un vœu en faveur de celui à qui doit appartenir l'objet sur lequel l'inscription est tracée. On trouve des inscriptions de même genre sur des vases, des armes, etc.; et notre savant collègue M. Reinaud, dans son important ouvrage sur les antiquités orientales du cabinet de M. de Blacas, a rapporté plusieurs monuments où des inscriptions pareilles sont tracées. M. de Mure et M. Fræhn en ont publié de même nature; et moi-même, je possède dans mon cabinet deux miroirs magiques et deux vases, sur lesquels des inscriptions à peu près semblables sont tracées.

Il est à regretter que cette inscription ne nous offre pas le nom du prince pour lequel ce monument a été construit; nous aurions pu y asseoir nos conjectures sur les circonstances qui ont pu amener à Pise une pièce évidemment fabriquée dans l'Orient. Les souvenirs des habitants ne nous aideront pas beaucoup à expliquer cette énigme : suivant la tradition la plus répandue dans la ville, les Pisans, à leur retour de la conquête des îles Baléares; auraient transporté cet hippoclyphe dans leur cité. Ainsi, d'après cette hypothèse, l'hippoclyphe serait de construction mauresque, et un trophée enlevé par l'Italie aux Maures d'Espagne. Ce transport aurait, dit-on, eu lieu à l'époque même où on jetait les fondements de la magnifique cathédrale de Pise (*il Domo*). De là vient une autre tradition : celle-ci prétend qu'on trouva l'hippoclyphe

en creusant les fondations d'une aile ajoutée à cet édifice. Quoi qu'il en soit de la vraisemblance de l'une ou de l'autre tradition, ce qui paraît certain, c'est qu'après que le *Dôme* fut achevé, l'ippogryphe fut placé au sommet d'une des flèches (*comignoli*) élevées au levant. Depuis ce temps, l'ippogryphe a non-seulement été un ornement de la cathédrale, mais encore il a servi de texte aux radotages des contes les plus fabuleux du vulgaire. C'était, disaient les uns, une idole adorée par les Arabes; suivant les autres, cette statue servait d'oracle; elle vomissait du feu de sa bouche, et on alla même jusqu'à assurer qu'on avait trouvé dans son ventre des matières combustibles. Au reste, cette statue est creuse, ce dont on a pu s'assurer, soit par son poids, soit par l'ouverture qu'a laissée la rupture de sa queue, qui manque entièrement, et qui avait, suivant quelques-uns, la forme d'un serpent.

L'ippogryphe resta sur son trône aérien jusqu'à l'an 1828. A cette époque, le conservateur du *Campo-Santo*, M. Lazinio, qui avait fait du cimetière un musée des arts, et à qui les antiquaires doivent tant de reconnaissance, conçut le projet de réunir cette antiquité à celles qu'il rassemblait dans son musée, afin de l'offrir d'une manière facile et plus commode à l'examen des observateurs. Après plusieurs instances faites au magistrat communal, et secondé par le chevalier Bruno Scorzi, il obtint la permission de descendre le monument du sommet où il était perdu pour l'observation, en faisant sur-

tout valoir pour motif la crainte que son exposition à cette hauteur ne le rendît plus destructible à l'intempérie des saisons. Ce fut alors que, par ses soins, l'hippogryphe fut placé dans l'endroit où on le voit maintenant, sur le piédestal dont on lui doit aussi la construction.

Aux hypothèses présentées ci-dessus, me serait-il permis d'en ajouter deux autres ? Elles me sont inspirées par l'observation du monument lui-même, dont la partie supérieure représente un aigle, animal dont l'effigie ne se trouve dans aucun des monuments inaureques de l'Espagne, tandis que dans l'Orient, sur les médailles des Ortoides, nous voyons représenté l'aigle, soit simple, soit à deux têtes. Il serait alors possible qu'au lieu d'avoir été enlevé aux îles Baléares, l'hippogryphe ait été réellement transporté de l'Orient, par les Pisans, à l'époque des croisades.

Mais, il me semble aussi qu'une autre origine peut être attribuée à ce monument. On n'a pas oublié qu'à l'époque de ses guerres si opiniâtres et si acharnées contre les papes Grégoire IX et Innocent IV, l'empereur Frédéric II avait appelé auprès de lui des troupes musulmanes¹, et qu'il les ré-

¹ Frédéric II semblait par ses mœurs et la manifestation de ses opinions plutôt musulman que chrétien : il fut publiquement accusé au concile de Lyon, en 1245, de liaisons intimes avec les princes mahométans, de participation à leurs mœurs et à leurs croyances; d'avoir un harem, des gardes musulmanes. Déjà, dans ses lettres adressées à tous les princes chrétiens en 1239, le pape Grégoire IX l'avait excommunié, en formulant contre lui l'accusation d'avoir blasphème à la diète de Francfort, et d'y avoir dit, devant

pandit dans plusieurs villes de l'Italie, dont elles formaient les garnisons les plus redoutables¹. Ne serait-il pas présumable que cet hippocryphe à tête d'aigle, réunissant ainsi l'insigne de l'empire germanique à des inscriptions votives en caractères arabes, fût un hommage rendu par la garnison musulmane de Pise, à l'empereur allemand qui la tenait à sa solde? On expliquerait alors et tout le monument lui-même, et son enfouissement, dû à la haine des habitants pour ces étrangers, lorsqu'enfin ils furent expulsés de l'Italie.

Du reste, j'abandonne cette dernière conjecture à la critique des orientalistes, la trouvant tout aussi vraisemblable que les premières hypothèses, et la croyant d'autant mieux admissible, qu'elle rend un meilleur compte du monument².

toute l'assemblée, « que le monde entier avait été trompé par trois fameux imposteurs, Moïse, Jésus et Mahomet, mettant encore le second au-dessous des deux autres, etc. »

¹ Cette colonie musulmane occupait principalement la ville de *Luceria*, qui lui doit son nom actuel de *Nocera delli pagani*; mais ses détachements ont fourni des garnisons pour toutes les villes de l'Italie septentrionale qui tombaient au pouvoir de Frédéric II.

² Voyez, au surplus, les quatre intéressants mémoires de notre honorable collègue M. le colonel Fitz-Clarence (M. le comte de Munster) sur l'emploi des mercenaires mahométans dans les armées chrétiennes, *Journal asiatique*, première série, tome X, page 65, et tome XI, pages 33, 106 et 172.